



CHRISTIAN COGNÉ

**REQUIEM
POUR
UN ÉMEUTIER**

**La naissance d'un tiers monde
de l'éducation**

“le préau”
ACTES SUD

Extrait de la publication

“LE PRÉAU”

collection dirigée par Cécile Ladjali

“Le Préau” s’attache à explorer les chemins de la transmission du savoir et de la culture à travers le récit d’expériences originales, engagées, audacieuses, démarches animées d’un même désir de confronter les mondes, et de la même conviction de l’absolue nécessité de réinventer l’éducation.

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Requiem pour un émeutier décrit la réalité des lycées professionnels de banlieue, où enseigner, transmettre, est devenu une gageure intenable. On suit l'auteur dans une narration qui révèle avec humour les failles humaines et politiques inhérentes à un système qui tourne à vide.

Illustré par des témoignages saisissants, l'ouvrage propose une ingénieuse synthèse des débats philosophiques et sociologiques qui ont nourri la pédagogie, et tente une nouvelle approche phénoménologique de l'enseignement.

Au-delà des découragements perce à fleur de page l'enthousiasme aimant d'un humaniste qui jamais ne renonce à transmettre sa passion pour les mots. Par ce récit fort, au dénouement des plus singuliers, *Requiem pour un émeutier* fait entendre de puissants accords majeurs, attaché à la conviction qu'il y a autant de mérite à enseigner dans "l'infiniment bas" que dans "l'infiniment haut".

CHRISTIAN COGNÉ

Christian Cogné est né à Paris en 1954. Il est écrivain, spécialiste de la Grèce contemporaine. Après des études de psychorééducateur, il entre dans l'Education nationale en qualité d'instituteur spécialisé suppléant ; puis il enseigne le français et l'histoire-géographie en lycée professionnel (métier qu'il continue d'exercer). Il anime un atelier théâtre qui permet à des élèves débutants de monter sur scène.

DU MÊME AUTEUR

LA GRÈCE, Autrement, 1989.

LA CRÈTE, Autrement, 1993.

LE ROI D'ASINÉ, roman, L'Age d'Homme, 1998.

J. F. AUX SEMELLES DE VENT, roman, Calmann-Lévy, 2004.

TOUTE UNE NUIT AU PIRÉE, nouvelles, L'Age d'Homme, 2008.

Illustration de couverture : © Francisco de Goya,
Tres de Mayo (détail), 1814, musée du Prado, Madrid

© ACTES SUD, 2010
ISBN 978-2-330-02614-1

CHRISTIAN COGNÉ

Requiem
pour un émeutier

La naissance d'un tiers monde
de l'éducation

ACTES SUD

Genèse

1963 : il avait neuf ans. Il devait entrer en CM2 mais une assistante sociale en décida autrement. On lui prescrivit un séjour dans l'*Ecole du plein air*, qui par son fonctionnement s'apparentait à une maison de correction. Le matin, la douche obligatoire, grands et petits à poil par les grands froids : eau chaude puis glacée en alternance pour calmer les nerfs. Puis la mixture infâme à base de chicorée dans de grands bols que les anciens disaient remplis de bromure. Les salles où des instituteurs spécialisés lisaient leurs journaux tandis que les gosses s'amusaient comme ils le pouvaient : boulettes de papier, crottes de nez lancées sur le cou gracile des petits, cocottes en papier... Le petit garçon était arrivé en cours d'année et ignorait ce que signifiait la pédagogie différenciée. Il s'approcha du maître qui visiblement agacé replia son journal sur le bureau. "Qu'est-ce que tu veux ? – Je veux travailler, monsieur." Il le toisa comme s'il s'agissait d'une espèce d'homoncule et lui désigna les boîtes au fond de la salle où il pourrait trouver des fiches de travail, des exercices qu'il ne corrigerait jamais. L'enfant retourna s'asseoir dans le brouhaha des grands et des petits tous mélangés. A les voir agir ainsi, insouciants de leur avenir, il se mit à pleurer car il eut peur, mais une peur viscérale,

de devenir idiot. Il se renferma sur lui-même. Au moment de la sieste obligatoire, les coups de martinet pleuvaient sur lui parce qu'il ne pouvait dormir du côté droit, et qu'il fallait que toutes les têtes du dortoir fussent alignées vers le mur de droite... Quelquefois il parvenait à s'échapper et gagnait la clôture. Il y accrochait ses doigts, se suspendait, tapait des pieds contre le grillage... Au bout de la rue se trouvait la N7, en face de lui un cimetière de voitures et un terrain vague où des vagabonds se réchauffaient les mains au-dessus d'un feu. Et soudain, il lui arriva quelque chose d'extraordinaire en fixant le ciel : une sensation d'abandon qui le projetait à une distance vertigineuse. Ce qui le surprit alors, ce n'était pas cette solitude inimaginable pour un petit garçon, mais cette projection vers l'inconnu qui excédait sa propre expérience sur terre. Une distance entre l'enfant et l'homme sans âge qu'il était devenu trop brutalement et qu'il faudrait plus tard combler avec des mots.

Il perdit peu à peu l'usage de la parole et devint violent comme tous les autres. Sa mère finit par se rendre compte que dans l'école dite *du plein air* soufflait un vent mauvais qui risquait d'emporter telle une balle d'avoine la cervelle de sa progéniture. Elle le retira non sans mal des griffes de l'Administration.

Lorsqu'il eut vingt ans, il voyagea et crut aux métamorphoses. Une route droite entre les paysages comme un signet entre les pages d'un livre encore vierge. Mais nul ne peut écrire, même en marge, avec la trace de ses pas. Alors il revint sur les lieux de son enfance. Au quartier du Moulin-Vert, sur le plateau de Vitry-sur-Seine, il constata que la maison de correction avait depuis longtemps fermé ses portes. Seul, l'enfant de la N7 (il l'appellera aussi

“le petit émeutier”) donnait des coups de pied contre un grillage invisible. Une force l’empêchait de le rejoindre ; il lui tourna le dos et ne revint que trente années plus tard...

Avant de te rejoindre, petit ! et te faire sortir à jamais de cette maison de correction, il m’a fallu enseigner pendant trente ans et te multiplier par mille...

La capacité de se suspendre

J’ai suivi le parcours des grands enfants en difficulté, en section d’éducation spécialisée d’abord, puis – pour un petit nombre d’entre eux – en lycée professionnel. Premier poste, premier malentendu. Avec un diplôme de psychorééducateur en poche, je croyais être embauché en qualité de psychomotricien, comme me l’avait confirmé au téléphone une employée du rectorat. J’y crois toujours lorsque, dans ce collège de lointaine banlieue du Val-de-Marne, le principal me tend une paire de clés sans plus d’explications. La SES* est au sous-sol. J’ouvre une porte, on m’attend. Une trentaine de paires d’yeux m’observent et je comprends que je suis là pour remplacer un instituteur spécialisé. J’ai commencé mon premier cours en dessinant un cheval au tableau, car un élève s’était écrié : “Ce matin, on a dessin, m’sieur !” C’étaient de braves gamins ; certains se trouvaient là parce qu’ils présentaient des difficultés scolaires “graves et durables”, d’autres parce que des problèmes de santé les empêchaient de suivre au collège. En lieu et place d’éducation sportive, je développais des séquences de psychomotricité. Tout le monde

* Section d’éducation spécialisée remplacée par la SEGPA (Section d’enseignement général et professionnel adapté).

était content. L'Administration surtout ; pour un salaire modeste, j'exerçais un double emploi. L'instituteur est revenu de son congé maladie et on m'a trouvé un poste beaucoup plus dur en proche banlieue.

J'ai enseigné le calcul, le français et l'éducation sportive. Dans les classes se trouvaient mélangés des caractériels et des déficients intellectuels légers. Rien de léger cependant.

Il y a quelques années, on trouvait encore quelques profs provocateurs dans l'enseignement, aujourd'hui les jeunes recrues sont beaucoup plus sérieuses. Lors des concertations hebdomadaires, Jean-François portait un casque intégral avec une visière opaque qui lui couvrait le visage, et croisait les bras en signe de protestation. Il n'aimait pas la directrice qui ne se serait pas risquée à l'affronter directement. C'était un instituteur compétent, mais chatouilleux. L'inspecteur venait-il le voir ? Il posait aussitôt la question d'un ton grinçant : "Vous avez apporté vos baskets ? Non ! eh bien c'est dommage, parce qu'il faut que je file avec les élèves. Hop hop ! c'est l'heure de la petite foulée, hop hop !" Une heure à géométrie variable bien entendu, mais l'inspecteur n'insistait pas, il piquait un fard en voyant les élèves débouler les uns derrière les autres, galvanisés par les hop hop de leur drôle d'instit', et repartait bredouille.

"Qu'avez-vous à signaler ?" demandait la directrice en évitant de croiser son propre reflet dans la visière rabattue de Jean-François. Je prenais la parole et constatais qu'il y avait quelque chose de malsain dans l'intérêt que l'on me manifestait subitement. Je devenais M. Problème qui permettait à l'équipe pédagogique de se défausser sur moi. N'ayant pas l'âme d'un bouc-émissaire, je finis par m'abstenir d'évoquer incontinent mes soucis et de

livrer mes réflexions. Aujourd'hui encore, on s'étonne au lycée professionnel que je ne fasse jamais de rapports. Je réponds, laconique, que je résous tout en interne. Un bon prof est celui qui ne fait pas de vagues. Autrefois les chefs d'établissement tendaient l'oreille dans les couloirs. Gare à vous s'il y avait trop de décibels dans votre classe, votre note administrative en dépendait. J'ai appris aussi que rien ne sert d'avoir des idées en réunion. On vous écoute, on vous sourit, et puis on vous enterre avec des généralités, des règlements, des prescriptions, une langue de bois : la concertation n'ayant pour objet en définitive que d'entériner le non-événement.

J'aurais souhaité, à défaut d'être "formé" intelligemment, être informé ou simplement entendu par un conseiller pédagogique. L'un d'eux, un jour, passa sa tête par l'entrebâillement de la porte pour me demander si tout allait bien. J'ai répondu que oui et, tout heureux qu'on daignât enfin s'intéresser à moi, me suis approché de ce démiurge inespéré pour l'inviter à entrer dans la classe, mais la tête s'était volatilisée aussitôt et la porte refermée brutalement.

Ce que l'on transmet en SES est basique, cependant pour que la transmission ait lieu il faut créer des dispositifs de traitement des difficultés qui sont délicats et d'une grande complexité. En France, les instituteurs spécialisés et les enseignants de lycée professionnels sont ignorés, voire méprisés. Or, il y a autant de mérite à enseigner dans l'"infiniment bas" que dans l'"infiniment haut". L'humanisme de Michel de Montaigne nous a appris la juste mesure :

[...] Il est bon qu'il le [l'enfant] fasse trotter devant lui pour juger de son allure, et juger jusqu'à quel point il se doit rabaisser pour s'adapter à sa force.

A faute de cette proportion, nous gâtons tout ; savoir la discerner, et y conformer sa conduite avec mesure, c'est l'une des tâches les plus ardues que je connaisse ; et savoir descendre à ses allures puérides et les guider, c'est l'effet d'une âme élevée et bien forte. Je marche plus sûr et plus ferme en montant qu'en descendant*.

Devant des élèves en grande difficulté scolaire, quelles sont les procédures, les stratégies à adopter pour éviter les exercices répétitifs, les tâches qui se succèdent les unes aux autres et qui ne servent en définitive qu'à maintenir l'ordre dans la classe ? L'élève progresse s'il prend conscience qu'il a pu mobiliser une compétence appropriée dans l'exécution d'une tâche ou l'élaboration d'un raisonnement. Il doit savoir pourquoi il fait ce qu'il fait. En SES, malheureusement, l'activité devenait souvent un but en soi.

Si les jeunes ont du mal à décoder les mots, s'ils ne parviennent pas à déterminer les relations causales d'un texte simple, il n'est pas impossible de résoudre en partie ces problèmes par un travail à l'oral. Lorsqu'un élève commettait une erreur de raisonnement, je n'aimais pas lui dire qu'il se trompait. Au début je pensais qu'il s'agissait d'une faiblesse de ma part. Ne pas le froisser. Valoriser sa prise de parole. Je préférerais donc jouer sur les différents éclairages. Ni maître ni élèves mais une idée autonome que l'on s'approprie par le fait même d'en saisir les mouvements qui l'ont rendue claire et compréhensible pour tout le monde. Paradoxalement, ce qui assoit l'autorité d'un enseignant, c'est sa capacité à se suspendre, se balancer d'un point de vue à l'autre et à se recevoir au sol dans un mouvement commun. Seul le rebond d'une classe entière est pertinent.

* *Essais*, livre I, chap. XXVI, "De l'institution des enfants".

Marguerite, Didier et Sébastien

J'étais impressionné par le décalage entre le ton feutré des réunions pédagogiques et l'enfer social qui reniflait dehors comme un mauvais chien. Dans la cour, il suffisait de quelques secondes d'attention pour saisir sur les visages une détresse absolue à vous soulever le cœur.

Et de surprendre ainsi Marguerite qui trottnait à petits pas soudés. Son regard éperdu me traversait alors : "Je-suis-une-petite-fille-gentille-je-suis-une-petite-fille-gentille", répétait-elle invariablement d'une voix atone. Petite fille automate. La raison de Marguerite s'était envolée comme une écharpe en plein vent. Sous le préau, par un matin pluvieux, Jean-François m'expliqua que la gamine avait été placée naguère dans une famille d'accueil. Quand elle n'était pas sage, son assistante maternelle la prenait fermement par la main et la conduisait dans un endroit peu fréquenté de la ville. Sur le trottoir gisait un clochard couvert de vermine. "Si tu n'es pas sage, Marguerite, menaçait la dame, tu rejoindras ton père." La petite fille qui reconnaissait l'auteur de ses jours dans cet homme roulé en boule, puant l'alcool et l'urine, fondait aussitôt en larmes et demandait pardon.

Quelquefois je tirais gentiment les oreilles de Didier, un garçon mélancolique, qui grillait les feux au volant de sa mobylette. "Un jour tu auras un accident, lui dis-je. – Et alors ? – Alors, tu vas t'ouvrir la tête, car tu ne portes pas de casque. – De toute façon, pour ce qu'il y a dedans..." Sur le chemin de l'école, quelques mois plus tard, Didier s'ouvrit le crâne dans un accident de mobylette.

Sébastien, lui, était un grand échalas qui ne savait pas trop quoi faire de son corps. Un jeune atteint d'une légère déficience intellectuelle. Ce jour-là j'étais venu en classe avec un jeu de cartes et la

ferme intention d'enseigner les rudiments de la division.

“Voilà, j'ai douze cartes, dis-je à mon groupe d'élèves, et je vais les distribuer à quatre joueurs, cela me fait combien de cartes chacun ?” Je pose le problème au tableau, puis je leur demande de copier l'énoncé et de faire l'opération. Auparavant, bien sûr, on avait vu la table des multiplications. J'attends un peu. Je vois les élèves dans une intense concentration, excepté Sébastien qui bayait aux corneilles. “Eh bien, Sébastien, as-tu fait ton exercice ? – Bah, non, m'sieur. – Pourquoi, Sébastien ? – J'comprends rien, m'sieur.” Je le fais venir au bureau. J'explique à nouveau. “Tu as compris à présent ? – Toujours pas, m'sieur.” Je m'arme de patience, je recommence mon explication. Mais force est de constater, vu son effarement, qu'il n'a toujours pas saisi l'opération. Alors, j'abats mes dernières cartes, c'est le cas de le dire puisque je les pose une à une en les écartant chaque fois du petit tas pour que la bonne réponse jaillisse enfin de la bouche de Sébastien. Qu'il ait au moins la satisfaction de la découverte à défaut d'une compréhension analytique. “Et maintenant, dis-moi, chaque joueur dispose de combien de cartes ?” Aucune réaction de sa part, je reprends mon paquet, je recommence. “Ecoute, Sébastien, j'ai douze cartes et quatre joueurs. Fais attention ! Je distribue...” Un ange passe... “Eh bien, combien de cartes possède chaque joueur ? – J'sais pas, m'sieur. – Mais regarde, Sébastien, c'est sous tes yeux, tu peux compter... – J'sais pas, m'sieur. – Tu ne sais pas compter ? – Si, m'sieur, mais j'sais pas ! – Bon, je reprends, il y a douze joueurs, euh, quatre joueurs, et douze cartes, combien de cartes chacun, Sébastien ? – Oh ! vous m'embêtez avec vos questions, ça dépend à quoi on joue !” Je le regarde, abasourdi.

A l'heure où j'écris ceci, en me tournant vers ma fenêtre, en contemplant les deux châteaux d'eau de Romainville qui barrent mon horizon, en songeant aux années qui ont passé si vite... oui, je me le demande : A quoi on joue ?

